

## 22 Le sarde

**Abstract :** Le point de départ de cette contribution est le constat que la « linguistique sarde » devrait désormais être comprise au sens territorial, comme « linguistique de la Sardaigne », et pas seulement en un sens strictement monolingue sarde, comme le voudrait la tradition orthodoxe. Si l'on considère la période allant du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, la situation de coexistence des langues et variétés locales avec la langue italienne se stabilise et se consolide définitivement sous la forme dominante de la diglossie collective qui a atteint au cours des cent dernières années toutes les couches sociales avec un inflexionnement fonctionnel en faveur de l'italien. L'extension de la scolarisation de masse, parallèlement à l'action des médias, privilégie et renforce la diffusion de la langue italienne. Si les mouvements et les lois visant à l'émancipation des variétés linguistiques subalternes ont des effets positifs, la scolarisation généralisée favorise pour sa part l'avènement d'une série de lieux communs partagés par les spécialistes (Lőrinczi 1982), utilisés par exemple dans la planification de la politique linguistique. On peut donc affirmer qu'il n'y a pas de différence substantielle entre lieux communs savants et « populaires » en ce qui concerne le sarde. Résultat du processus socioculturel mentionné, le mélange de codes n'est plus stigmatisé comme dans le passé, ou en tout cas, il l'est moins ; au contraire, il est à présent exploité, y compris dans une perspective artistique (et pas uniquement parodique), ce qui en fait un sujet d'étude pour une linguistique de la Sardaigne à concevoir de manière nouvelle, adaptée à la réalité contemporaine.<sup>1</sup>

**Keywords :** sarde, linguistique populaire, politique linguistique, lieux communs, standardisation

### 1 *La reductio ad unam*

Le titre du *Manuel de linguistique sarde* (Blasco Ferrer/Koch/Marzo 2017), mis en regard avec sa table des matières qui comprend des chapitres sur les « variétés alloglottes de la Sardaigne » (gallurais, sassarais, tabarquin et alguérois) ainsi que sur l'« italien régional sarde », conduit à la conclusion, presque inévitable aujourd'hui sans toutefois aller entièrement de soi, que la *linguistique sarde* devrait être désormais définitivement comprise au sens territorial, comme « linguistique de la Sardaigne », et non en un sens strictement monolingue, comme le voudrait la tradition orthodoxe qui s'est établie dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, même dans ce cas, l'adjectif *sarda* manifeste sa polysémie, ou mieux, son ambiguïté sémantique oscillant entre sens linguistique et

---

1 Ce chapitre est une version revue et abrégée de Lőrinczi (2018a).

sens territorial ; cet emploi hybride de *sardo/a* ‘sarde’ se rencontre plutôt dans des lois ou discours politiques, dépourvus de fins heuristiques tout en accueillant et en relayant, à la limite du symbolique, des lieux communs culturels et identitaires aux délimitations sémantiques floues.

« Se sentirsi nazione significa identificarsi con una storia, una cultura, una lingua, credo che i sardi si sentano nazione da sempre. » Tels étaient les mots du président de la région Sardaigne, Francesco Pigliaru, dans une interview accordée au journal *L’Unione Sarda* (22 décembre 2018, 3). En laissant de côté l’« histoire » et la « culture » puisque notre intérêt porte ici avant tout sur la « langue », séparée intentionnellement des deux autres catégories identificatrices et unificatrices, on note la projection du sens de la phrase dans une dimension monolingue (celle du sarde, qui pourtant « s’évapore lentement », Berlinguer 2018), différente de celle (italienne) de l’énonciation ; ceci malgré la conscience générale que la quasi-totalité de la population historique de la Sardaigne a désormais l’italien comme première ou seconde langue, dans la fonction, au moins, de *Dachsprache*. Il est en outre évident que les communautés minoritaires de la Sardaigne, traditionnellement liées à des idiomes différents du sarde, et dont les locuteurs perçoivent clairement l’altérité, ne sont pas prises en compte ici.

Ce que nous avons appelé « tradition orthodoxe de la linguistique sarde » reposait sur la description exclusive ou prédominante d’une seule langue, le sarde, langue « nationale » ou « naturelle » de l’île, c’est-à-dire autochtone (et aussi majoritaire jusqu’au cours du XX<sup>e</sup> siècle), en la distinguant autant que possible de toutes les autres langues qui ont contribué durant des siècles au répertoire linguistique variable de l’ensemble des habitants. Voilà qui semble cependant contredire la sereine reconnaissance par les chercheurs modernes du rôle politico-culturel ou de l’influence majeure sur le sarde, pour la période allant de l’Antiquité au XIX<sup>e</sup> siècle, des langues des diverses puissances dominantes (après les Romains, en une complexe imbrication historico-culturelle : Byzantins ; Pisans, Génois, ou Piémontais-Italiens ; Catalans et Espagnols), également employées sur le territoire sarde comme langues des élites. Devenu méso-basilectal depuis un certain temps, le sarde possède sa propre documentation historique. « È [infatti] fuor di dubbio (e perfino ovvio) che la storia linguistica della Sardegna sia completamente immersa nelle dinamiche etnolinguistiche mediterranee » (Putzu 2012, 197), y compris phénico-puniques, nullement neutres ou fortuites, mais procédant au contraire de politiques expansionnistes ; par conséquent, si « lo studio dei rapporti del sardo con il contesto linguistico e culturale mediterraneo è un fatto che potremmo dire intrinseco alla storia della ricerca » (Putzu 2012, 197), tous les historiens de la langue sarde et des événements linguistiques globaux de la Sardaigne ont sciemment mis en pratique avant la lettre une idée du méditerranéisme linguistique, qui n’est toutefois pas comparable à la configuration d’un *Sprachbund* (tel celui des Balkans). En dépit des recherches menées en ce sens, ce cadre méditerranéen ne se présente pas comme un *Sprachbund*, mais on y enregistre quand même l’émergence généralisée de la consonne rétroflexe /ɖ/ le long d’une ligne transméditerranéenne bien connue des romanistes reliant l’Italie méridionale, par l’intermédiaire des trois îles principales, au Midi de la

France actuelle (Gascogne) et au Nord de la Péninsule ibérique (Asturies), en passant par la Toscane (Celata 2005–2006).

Complexes et désormais irréversibles, l'alternance et l'imbrication sur l'île des nombreuses langues exogènes mentionnées ci-dessus<sup>2</sup> n'avaient pour autant nullement nui à la vitalité de la langue sarde malgré les nombreux emprunts principalement lexicaux, si pas sur le plan fonctionnel ; ce processus de défonctionnalisation s'est fortement accéléré après la Seconde Guerre mondiale. À partir de la fin du Moyen Âge, la langue sarde s'est maintenue, on l'a dit, aux niveaux d'emploi inférieur, moyen ou moyen-élevé, oral et écrit, laïc et religieux, et sa transmission intergénérationnelle n'a pas non plus été entravée.

À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, outre la constatation en Sardaigne des effets de l'imposition et de l'affirmation de l'italien (d'abord au sein du royaume de Piémont-Sardaigne, puis après 1861 dans le cadre de l'État italien), on prend également conscience de la présence des enclaves linguistiques autrefois dites « étrangères » et, à date plus récente, « historiques et/ou alloglottes ». Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le mathématicien et naturaliste Francesco Cetti (1726–1778), d'origine non sarde, note : « Straniera totalmente è la lingua d'Algher, [...] catalana [...]. Straniera pure si deve avere la lingua, che si parla in Sassari, Castel Sardo, e Tempio ; è un dialetto italiano, assai più toscano, che non la maggior parte de' medesimi dialetti d'Italia » (Cetti 1774–1778, 69). Des siècles plus tard, ces parlers, auxquels vient s'ajouter le tabarquino-ligure (des îles ~~des~~ Sulcis) dont Cetti n'avait peut-être pas encore entendu parler, feront partie « del patrimonio immateriale della Regione, che adotta ogni misura utile alla loro tutela, valorizzazione, promozione e diffusione », pour reprendre par exemple les termes de l'art. 2 de la récente loi régionale (cf. LR 22), intitulée *Disciplina della politica linguistica regionale*, en date du 3 juillet 2018 ; pour être précis, les langues énumérées dans ce document officiel sont « la lingua sarda [en tenant compte des deux macrovariétés historiques campidanien et logoudorien et des parlers de chaque communauté ; art. 8], il catalano di Alghero e il gallurese [y compris le parler de La Maddalena], sassarese [y compris le *castellanes*] e tabarchino ». Quelques années plus tôt, l'attention portée également aux « variétés alloglottes » et plus seulement à la langue sarde, ayant pour objectif leur valorisation, est déjà répétée fréquemment dans le texte du *Piano triennale degli interventi di promozione e valorizzazione della cultura et della lingua sarda 2011–2013* (LR 26 du 15 octobre 1997, art. 12), bien qu'ici aussi, on le notera, seule la « langue sarde » soit mentionnée dans le titre. De ce point de vue, le titre de la nouvelle LR 22/2018 évoquée ci-dessus est résolument novateur et non discriminatoire, même si le texte comporte ensuite des problèmes de classification des idiomes insulaires, les seuls parlers explicitement désignés comme *lingues* étant le sarde et éventuellement le catalan, en tant que « langues historiques ».



<sup>2</sup> Auxquelles il faut ajouter le latin, pour les registres moyen-élevé et élevé, du haut Moyen Âge jusqu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

On comprend que la réception des incertitudes glottonymiques chroniques des documents législatifs et normatifs, y compris la LR 26/1997, *Promozione e valorizzazione della cultura et della lingua della Sardegna* (Lórinzi 2016, 51–52), conduisent certaines prises de position reflétant un savoir de type *épilinguistique*<sup>3</sup> à simplifier la complexité linguistique de l'île, sur le modèle bien connu « un État – un peuple – une langue », l'État étant ici ramené à la *région*. Pour éviter des répétitions trop insistantes, je me permets de renvoyer simplement à Lórinzi (2018b). Dernièrement, malgré l'échec évident de l'expérimentation menée sous la bannière du projet de *Limba sarda comuna* en termes de consolidation des résultats (quant à la langue et à la communauté sarde), on continue souvent à invoquer l'unicité de la langue sarde et sa nécessaire standardisation en une seule norme, en gommant l'épithète *comuna*, devenu gênant ou superflu, ou bien en lui cherchant des substituts quasi-identiques, comme dans le titre de Berlinguer (2018), article dans lequel il est affirmé : « La lingua sarda è già una, con varianti locali » (y a-t-il un linguiste qui ait jamais dit le contraire ? sans doute la référence est-elle ici une autre, à savoir la langue écrite) ; par conséquent, celle-ci devrait être enseignée obligatoirement à l'école et – ajoutent d'autres – utilisée dans la presse comme dans l'administration publique.

Au-delà des motivations idéologico-identitaires, le processus de simplification du multilinguisme et du plurilinguisme historiques de l'île à l'œuvre dans les textes présentés ci-dessus est le reflet fidèle de l'approche de certaines études linguistiques à la méthodologie assurée, ayant également eu ou ayant toujours un objectif de vulgarisation. Le modèle en est aujourd'hui encore l'ouvrage de Max Leopold Wagner intitulé *La lingua sarda. Storia, spirito e forma* (1951). L'aperçu historique de Wagner ne manque pas de souligner, outre la documentation en sarde, la documentation écrite également au fil des siècles dans d'autres langues, mais le point d'arrivée est l'influence exercée sur le sarde par ces langues de superstrat de même que la description de la langue sarde, conformément au titre. L'année de publication de l'œuvre de Wagner (qui vécut de 1880 à 1962) devient presque symbolique, la période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale ayant vu la naissance (biologique) d'une nouvelle génération de chercheurs sur le sarde et la Sardaigne, dont les études et la formation professionnelle se déroulent dans les décennies suivantes. Dans le climat politique nouveau de l'après-guerre, ce que l'on apprend à l'école, à l'université et dans les débats publics contribue à la formation de la mentalité linguistique politico-scientifique de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. On retrouve d'une part les effets de l'autonomie instaurée en 1948 par la création de la Région autonome de Sardaigne (RAS) au sein de « la République italienne, une et indivisible » et la promulgation de son statut (Lecis 2016). Ce dernier, sans prévoir des règles explicites à propos des langues d'usage, en crée la possibilité en accordant à la RAS un pouvoir (limité) d'intervention dans l'éducation à tous les niveaux.<sup>4</sup> D'autre part se déroulent des

3 J'utilise ce terme pour éviter les termes *populaire*, ou pire, *folk*, sources de malentendus.

4 L'éventuelle prise en compte du problème linguistique dans un statut adapté à de nouvelles exigences régionales, civiles et politiques est étudiée dans Demuro/Mola/Ruggiu (2013). Les références au rôle et à la perception des langues minoritaires ou locales parsèment l'ensemble de l'ouvrage ; un chapitre spéci-

campagnes d’alphabétisation des adultes et on observe une extension et un allongement de la scolarisation de masse, processus privilégiant et renforçant de manière évidente la diffusion de la langue italienne.<sup>5</sup> Dans cet équilibre délicat entre poussées autonomistes, allant jusqu’aux déclarations séparatistes, et pressions uniformisatrices, entre valorisation de certaines spécificités et modernisation (mobilisant pleinement les dynamiques internes du répertoire linguistique des locuteurs), les premières décennies de l’après-Seconde Guerre mondiale affichent des aspects inévitablement contrastés, qui se reflètent aussi dans la « linguistique sarde », universitaire ou non institutionnalisée, à un niveau proche de la pratique *folk* (voir Pittau 1991, *Introduzione* ; Tola 2006, chap. *Il ritorno della lingua*, 389–400 ; pour une analyse plus détaillée, voir Argiolas/Serra 2001). La politique générale et les larges échos de ces initiatives concernant la langue sarde et son émancipation souhaitée sont abordés dans le compte rendu dressé par Lilliu (1914–2012, célèbre archéologue et homme politique issu de la Démocratie chrétienne) en 1999. Le plus intéressant, de notre point de vue, est l’implication d’une grande partie de la société civile insulaire dans les discours politiques ou scientifiques sur son propre patrimoine linguistique, en une chaîne de transmission des idées orientée dans toutes les directions passant par l’école (lieu de rencontre entre élèves, parents de divers milieux sociaux et enseignants, voire universitaires), qui peut devenir bidirectionnelle, par exemple de l’école à l’université et vice versa, avec des passerelles constantes des unes aux autres ; à ce sujet, on pourra consulter Lavinio (1975). Il convient de ne pas sous-estimer le fait que nombre de rapports spécialisés, surtout s’ils sont de grande envergure sans être excessivement techniques, ne s’adressent pas exclusivement à un petit cercle de connaisseurs et possèdent donc aussi un caractère vulgarisateur (c’est également le cas de la monographie de Wagner 1951). Ces travaux deviennent des livres d’étude, des manuels scolaires dont les orientations idéologiques sont transmises aux lecteurs, puis des lecteurs à leurs interlocuteurs, qui reçoivent ainsi des informations de seconde main, simplifiées ; ils sont lus et utilisés par les étudiants et plus généralement, on l’a dit, par un public intéressé. L’opinion publique d’une population de plus en plus scolarisée se forme donc dans ce dédale (ou réseau) communicatif. Les convictions et lieux communs circulant en son sein constituent (d’après Gramsci, cf. Liguori/Voza 2009, s.v. *senso comune*) un ensemble stratifié, changeant, non nécessairement cohérent, c’est-à-dire déphasé, avec des flux et reflux d’idées provenant en partie de la science, mais également véhiculées par l’école, la politique, les débats médiatiques (presse écrite ou autres médias), les amateurs éclairés, les animateurs et conférenciers locaux (avec ou sans diplômes universitaires) ; ces idées doivent ensuite être confrontées par les locu-

---

fique, 2.5, a pour titre *Tra identità e diritti : la questione della lingua*. À propos de la Sardaigne, seuls sont abordés la langue sarde et son usage officiel.

5 Sur le contexte plus large (politique, social, économique et culturel) influant sur le renforcement et l’extension fonctionnelle croissante de l’italien, déclenchant des phénomènes opposés pour la langue sarde, on trouvera des informations utiles dans Loi Corvetto (1992), chap. 7, sur la base de la bibliographie utilisée.

teurs aux pratiques linguistiques quotidiennes. Sur certains thèmes cruciaux, au contraire, il peut y avoir une coïncidence surprenante, parfois transitoire, entre la pensée des (certains) chercheurs (« intellectuels organiques » lorsque c'est le cas) et celle (d'une partie) des non-spécialistes, rapport de coopération ou de convergence établi de temps à autre à partir de la position hégémonique de l'un de ces deux pôles par rapport à l'autre, les positions pouvant alterner. Les attitudes ou convictions *folk* à l'état pur, rappelons-le, sont difficilement observables de nos jours, puisqu'il faut prendre en compte le fort conditionnement environnemental, surtout politique (comme dans le cas du changement de statut des langues « minoritaires », en l'occurrence le sarde). Les chercheurs eux-mêmes, bien plus aisément traçables que la population (entière ou divisée en sous-groupes), ne sont pas non plus imperméables aux suggestions ou influences idéologiques de certaines composantes de la société civile locale, a fortiori s'ils en font partie intégrante, notamment linguistiquement.

On observe une hétérogénéité, voire une incertitude manifestes dans la focalisation collective sur le thème fondamental de la linguistique sarde, qui trouve peu à peu sa place entre linguistique/dialectologie (sarde) et sociolinguistique (italo-sarde), parallèlement du reste à ce qui se passe en Espagne et ailleurs dans le monde (aire britannique et américaine, par exemple). En 1984, la monographie historiographique publiée par Blasco Ferrer a pour titre *Storia linguistica della Sardegna* (et non *Storia della lingua sarda*), conformément au multilinguisme historique, dont la présentation était essentielle ; mais le volume s'achève, pour le XX<sup>e</sup> siècle, sur « le sarde et l'italien », reflétant l'actualité indéniable, largement admise dans le monde universitaire, de la question de la formation, de l'existence, des caractéristiques et de la « normalité » de l'italien régional de Sardaigne ou des italiens (sub-)régionaux de Sardaigne. Ceux-ci, jugés plus ou moins acceptables, plus ou moins populaires, selon le degré de proximité avec l'italien standard, sont désormais utilisés par (presque) tout le monde. Ce n'est sans doute pas un hasard si la première étude systématique de l'italien régional de Sardaigne par Loi Corvetto est publiée en 1983, juste avant l'ouvrage de Blasco Ferrer (1984). Si l'on poursuit la chronologie, la partie consacrée au sarde dans le volume IV du *Lexikon der Romanistischen Linguistik : Italienisch, Korsisch, Sardisch* (Holtus/Metzeltin/Schmitt 1988), est à nouveau centrée uniquement sur la langue sarde, excepté la partie concernant l'histoire linguistique externe ; cette optique implique que les italiens régionaux, formés sur le substrat « dialectal » ou alloglotte selon le cas, soient discutés dans le cadre de l'italien. En 1992–1994 paraissent effectivement deux volumes intitulés *L'italiano nelle regioni* (Bruni 1992 ; 1994). La présentation historique des différentes phases de l'implantation de l'italien en Sardaigne (du Moyen Âge jusqu'à la date de publication) y a été confiée à Loi Corvetto, auteure de l'ouvrage cité ci-dessus (1983 ; pour plus de détails, voir Lórinzi 2018a). En 1998, Dettori reprend la thématique de la coexistence des langues locales, autochtones ou non, et de l'italien à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle (et de la période piémontaise) ; la langue espagnole, présente dans la période antérieure à l'union avec le Piémont, qui avait suscité de fortes réactions politiques et culturelles (italianophiles) aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, est resituée dans le cadre d'un plurilinguisme insulaire « di scarsa

vitalità e dinamismo » reflétant « l'immobilità che dovette caratterizzare la realtà sociale » du XVII<sup>e</sup> siècle (Dettori 1998, 1156) ; aux XVII<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles, on observe en revanche « la piena affermazione delle varietà iberiche » dans la production écrite, bien que celle-ci ait été d'une importance et d'une valeur littéraires moindres (au sens des belles lettres). À juste titre, il est également supposé qu'en dépit du prétendu manque de dynamisme linguistique, vraisemblablement diastratique, des « varietà colloquiali spagnole – più o meno interferite dal contatto con le varietà locali – dovettero essere in uso » (1998, 1158) ; mais ces hypothétiques codes mixtes, ou d'autres plus proches encore des langues locales (comme le sarde servant de matrice à l'insertion d'éléments hispaniques plus ou moins adaptés) ne sont pas explicitement mentionnés comme des canaux probables de transmission des nombreux emprunts espagnols,<sup>6</sup> entrés principalement dans les variétés sardes non campidaniennes, ou encore (à côté des italianismes) dans la poésie et la prose semi-cultivées, pour lesquelles on dispose à présent de nombreux témoignages.

Ces considérations contradictoires, mais diminuant en substance la force de l'influence ibérique, en particulier castillane, étonnent à la lumière des différents travaux de reconsidération de la composante ibérique dans la culture de la Sardaigne, littéraire ou non : par souci d'exactitude, on devrait partir de l'ouvrage déjà ancien d'Alziator, *Storia della letteratura di Sardegna* (1954), non sans rester critique envers la structure de ce travail, qui tient du « catalogue de points thématiques » peu à même de dresser un tableau organique d'ensemble (Argiolas 2012). Ce faisant, nous avons peut-être touché un point sensible de toute revue historique du passé linguistique et littéraire de la Sardaigne. Afin d'éviter les approches déséquilibrées dans quelque direction linguistico-culturelle que ce soit, il convient d'écouter les historiens, professionnellement plus proches de la politique, et précisément intéressés par les phénomènes politiques et culturels généraux, au-delà des phénomènes littéraires et linguistiques, quand ils soulignent que l'historiographie pro-espagnole est aussi stérile que la pro-italienne (Manconi 1992, I, 8–9) : toutes deux mettent l'accent, au détriment l'une de l'autre, sur des moments et des phénomènes dont on peut toujours contester la valeur sur la base d'une documentation différente, enrichie ou utilisée autrement. Le jugement porté sur la période espagnole a été marqué, en particulier au XIX<sup>e</sup> siècle, par la *damnatio memoriae* qui lui a fait suite ; mais la période piémontaise du XVIII<sup>e</sup> siècle, au cours de laquelle cet effacement a été promu, a été elle-même une période de domination, durant laquelle l'enjeu n'était pas de libérer l'île, ni d'opérer pour les classes supérieures de la Sardaigne un retour historique à la « mère patrie » continentale, ni même de réabsorber ou réintégrer la Sardaigne « dans le cadre de la culture italienne » (Dettori 1998, 1155). La documentation méticuleuse de cette période est là encore issue des travaux des historiens. Un résumé utile en est proposé dans le mémoire de maîtrise de Loi (2012–2013).

---

<sup>6</sup> Cf. Gramsci : « tra la lingua popolare e quella delle classi colte [et/ou puissantes, c'est-à-dire hégémoniques] c'è una continua aderenza e un continuo scambio » (Liguori/Voza 2009, s.v. *Lingua*, 481/I).

## 2 L'historiographie littéraire

L'exigence de principe initiale (une redéfinition de la « linguistique sarde » adaptée aux besoins du nouveau siècle) trouve son meilleur soutien à l'extérieur des études linguistiques. Un aperçu relativement récent de la littérature sarde – aspect de la culture sarde à prendre constamment en compte ici aussi – souligne notamment : « Oggi non ha più senso di parlare di letteratura italiana o di letteratura sarda, quanto semmai di comunicazione letteraria *degli italiani o dei sardi*, ossia di **sistemi letterari policentrici** la cui identità si è storicamente e geograficamente affermata grazie al **contributo di più lingue e culture** » (Manca 2011, 57 ; caractères gras M. L.). La version italienne de Wikipédia fait la distinction entre *littérature de la Sardaigne* (« letteratura di autori sardi o relativa alla Sardegna, in qualsiasi lingua ») et *littérature en langue sarde ou littérature en sarde* (« letteratura scritta in lingua sarda »). Il est intéressant d'observer que le second aspect (ce qui doit être compris comme littérature sarde au début du XXI<sup>e</sup> siècle), pourtant clairement résolu dans le cas de Manca, révèle dans d'autres cas des hésitations à assumer une position qui est moins claire que transparente. Cela suggère l'existence d'une querelle, au moins implicite, ou en tout cas d'une insécurité intériorisée, déterminée – si l'on peut risquer cette hypothèse – par un contexte idéologique exigeant une prise de position « politiquement correcte » et non négociable, surtout en faveur de la protection de la langue sarde et d'un régime de bilinguisme, avec toutes les conséquences sur le plan des possibles politiques linguistiques présentes et à venir. Cela irait à l'encontre de la conviction qu'une littérature nationale vigoureuse est essentiellement monolingue (sujet dont la bibliographie philosophique, littéraire et linguistique est infinie). Comment expliquer autrement qu'un ouvrage volumineux de plus de 550 pages, riche d'une documentation utile pour la compréhension globale de l'histoire de l'écrit (littéraire ou autre) en Sardaigne, soit explicitement intitulé *La Letteratura in Lingua sarda* (Tola 2006 ; caractères gras M. L.) alors qu'en contradiction avec le titre, mais en accord avec l'histoire culturelle globale de la Sardaigne, il réserve une place aux productions en catalan, gallurais, sassarais ou tabarquin (mais pas à celles en italien) ? Outre le caractère antihistorique, on touche là un point sensible.

Dans l'introduction à un ouvrage consacré à quelques questions de la « littérature sarde » paru en concomitance presque parfaite avec l'article de Manca (2011), Serra (2012, 7) exprime une opinion différente de celle de son collègue de Sassari : « Spesso è messa in dubbio la stessa esistenza e sussistenza di una < letteratura sarda >, che invece si propone e si percepisce smembrata, ora come un'appendice regionale della letteratura italiana, ora della letteratura spagnola, ora come manifestazione letteraria < dialettale > e locale ». On notera les guillemets dans la citation, alors que manifestement, nul ne met en doute l'univocité d'une *langue sarde*. Par cette affirmation paradoxale, on veut simplement attirer à nouveau l'attention sur l'utilisation ambiguë de l'adjectif *sarde*. Au siècle dernier, de nombreux historiens de la littérature ont œuvré précisément en faveur d'une prise en compte du multilinguisme séculaire de la littérature comme un facteur non pas désagrégateur, mais plutôt systémique, généré par le pluri-



linguisme individuel des auteurs eux-mêmes. Cependant, une indécision similaire semble également transparaître dans le titre de Marci (2006), dont la première partie suggère la grande diversité linguistique des œuvres présentées et analysées, condensée, dans le sous-titre, dans l'adjectif *sarde* : *In presenza di tutte le lingue del mondo. Letteratura sarda*.

Les histoires littéraires de la Sardaigne les plus connues, dont la diffusion a suscité une opinion publique fluctuante au cours du temps (de celle de Siotto Pintor 1843–1844 jusqu'à celles de Alziator 1954 ; Nicola Tanda 1985 ; Pirodda 1992 – série à laquelle Cirese 1958–1959 apporte un renfort interdisciplinaire),<sup>7</sup> portent un titre incluant pour la plupart le choronyme *Sardegna*, dépourvu d'ambiguïté, contrairement à l'adjectif *sarda*. Toutefois, cela n'implique pas automatiquement la reconnaissance complète et inconditionnelle du multilinguisme insulaire plus que millénaire, qui distinguait et distingue encore les usages linguistiques déployés sur l'île, au niveau de l'oralité comme de l'écriture. En contrepoint à l'italophilie – romantique et nationale – compréhensible de Siotto Pintor au XIX<sup>e</sup> siècle, Alziator a voulu revaloriser le poids (quantitatif, et non qualitatif) des auteurs ayant eu recours au catalan ou au castillan (sur la *Storia letteraria della Sardegna* en 3 vol. de Siotto Pintor, voir Serra 2012). Cependant, pour ce qui est des époques antérieures à l'arrivée des Catalano-Aragonais et des Castillans, ou de la tradition orale, deux ensembles documentaires étaient déjà achevés aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, transgressant la frontière floue de la littérarité : on fait ici référence aux documentations médiévale et populaire traditionnelle, en prose et en vers. Elles étaient devenues l'apanage des historiens (étudiant la société laïque ou l'Église), des philologues, des juristes, des ethnologues, des linguistes. Les chercheurs en littérature se les sont réappropriées à une époque relativement récente (voir entre autres Pirodda 1992, avec des travaux préalables dès 1989), laissant toutefois sans réponse, en raison des particularités culturelles et historiques passées et présentes de la Sardaigne, une interrogation sous-jacente : cette opération de réappropriation est-elle fondée scientifiquement, objectivement, ou est-elle dictée par des considérations liées à la construction identitaire (« voilà comment nous sommes faits et comment nous nous voyons ») ? L'intérêt historique et juridique majeur des textes médiévaux a été souligné par l'avis nettement tranché de Tagliavini (1969, 516)<sup>8</sup> qui, par le biais de son manuel faisant autorité, a été assimilé par des générations de chercheurs, sardes et non sardes, ainsi que d'étudiants (amplificateurs et diffuseurs probables d'opinions spécialisées, aujourd'hui comme par le passé) ;

7 À la suite de Cirese (1961), on signalera le travail pionnier Tommaso Pischredda (1854), auteur d'une anthologie poétique sarde fondée sur la valeur attribuée aux poètes, et non sur la langue qu'ils utilisaient.

8 La riche documentation fournie en abondance par les textes anciens/médiévaux rédigés en sarde « ha grande valore linguistico [...] ma è assolutamente priva di valore letterario » (Tagliavini 1969, 516). En effet, celle-ci ne fait aucune concession à l'aspect créatif auquel est habitué le romaniste médiéviste. Il s'agit exclusivement de textes sévères, arides, formulaires, à finalité pratique et concrète, qui laissent entrevoir certains aspects d'une société fortement organisée et réglementée, telle que l'a décrite l'historien John Day (1987, 12).

depuis une dizaine d'années, ces textes ont fait l'objet d'une réévaluation dans le cadre des études littéraires. On apprécie leurs « intentionnalités littéraires » (pour reprendre une formule de Tola 2006, 27), c'est-à-dire leur littérarité embryonnaire ou latente, leur utilisation « sage » (Dettori), bien que parcimonieuse, de la technique narrative, descriptive, dialogique, de la pertinence syntaxique, de la reproduction du style oral, etc. (Tola 2006, passim). En insistant excessivement sur la recherche de qualités littéraires dans des textes qui, par leur genre même, n'étaient pas destinés à être appréciés pour la créativité et l'invention (au contraire), on oublie que tout message linguistique possède aussi une fonction poétique diversement visible, au sens où tout émetteur de messages écrits conscient et compétent entend aussi donner à son œuvre une efficacité esthétique, au-delà de sa dimension documentaire ou argumentative. Si l'on complète le jugement abrupt de Tagliavini en ajoutant que depuis le Moyen Âge, la production écrite de l'île atteste le recours à une pluralité de langues,<sup>9</sup> il devient évident qu'il est trop réducteur de se limiter à celle exprimée en langue sarde (en calquant la formule classique et académique des *origines de la littérature en langue X*). Pourquoi continuer à se tourner vers la littérature, la littérature au sens large ou la documentation écrite ? Par la force des choses, pour le passé, la documentation des usages linguistiques est garantie et fournie par les textes qui nous sont parvenus, et dans certains cas par les opinions qui nous ont été transmises, toujours enregistrées par écrit puisqu'il n'existait pas d'autre type d'enregistrement avant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Apparemment dépourvue d'intérêt, cette affirmation est liée à une certaine pratique historiographique (au sens général de ce dernier terme) qui a cours depuis quelque temps. Or, parler de pratiques historiographiques (propres aux spécialistes) alors que ce sont les attitudes et les évaluations propres aux non-spécialistes et aux profanes qui devraient être étudiées peut paraître une contradiction manifeste. Mais les historiographes sont eux aussi porteurs de « sens commun », comme on le verra plus loin. Préalablement, il convient d'évoquer le thème de l'école, facteur notoirement essentiel de la mutation des rapports de force entre les langues et de la transmission des savoirs ou des croyances, même *folk*.

### 3 La scolarisation

Dans un contexte social et culturel tel que celui du monde dit « occidental », le taux élevé d'alphabétisation, de scolarisation et de conscience sociale progressivement atteint au cours des cent dernières années a réduit pour certains thèmes de la vie sociale le fossé historique existant entre les instruits, alphabétisés, et les incultes, les « malparlants ». Ce n'est pas un hasard, en effet, si l'intérêt pour la linguistique populaire (associée à l'épilinguistique) naît et se développe à différents moments du siècle dernier, comme l'explique

---

<sup>9</sup> Bien imitée, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, dans un faux célèbre, les *Carte di Arborea* (Marrocu 1997). Sur la coprésence de plusieurs langues dans la production écrite médiévale, voir aussi Maninchedda (2012).

à juste titre Glessgen (2012, 410) dans un paragraphe clair et concis étayé par la bibliographie (songeons aux vifs débats développés ou apparus dans les journaux et, depuis l'apparition d'internet, Facebook, etc., également sur la toile). Et ce n'est sans doute pas un hasard si, en réaction à ce type de discours de linguistique « populaire », circulait dans la famille de Leonard Bloomfield (1887–1949) le mot *stankos* 'saletés, nullités' (Niedzielski/Preston 1999, VII) pour désigner les prétendues « âneries » *folk* diffusées ou proférées par les non-experts – souvent avec une grande assurance comme s'il s'agissait de vérités établies, surtout dans les milieux dirigeants, comme on l'a vu aussi en Sardaigne. Ce n'est pas un hasard si, au milieu du siècle dernier et à l'instar d'autres linguistes, Roman Jakobson s'est concentré sur la fonction métalinguistique du langage (dans ses formes les plus abstraites ou inconscientes cependant), fonction qui, s'agissant du message linguistique et du langage en général, peut être actualisée par quiconque et ne constitue pas l'apanage des grammairiens, des philosophes ou des linguistes. Ce n'est pas un hasard si plus tard, en 1966, les résultats indiscutables (largement analysés dans toute leur ampleur et leurs conséquences) des campagnes d'alphabétisation des adultes, et plus généralement d'alphabétisation de masse, lancées après la Seconde Guerre mondiale par l'UNESCO et plusieurs organismes nationaux (Russo 1967) ont conduit Hoenigswald (1915–2003) à esquisser les objectifs possibles de la *folk-linguistics*. Nous pourrions aussi faire intervenir ici la conviction, mûrie au cours de ces années, reconnaissant de façon démocratique que tout le monde est devenu digne d'écoute et de considération, et pas seulement les élites culturelles et politiques (Scuola di Barbiana 1967). Faute de cette ouverture à tous (notamment lors des initiatives de politique linguistique supposant de sonder l'opinion de la population), on ne comprendrait pas l'intérêt d'enquêtes sociolinguistiques où l'on demande aux répondants ou aux interlocuteurs (non spécialistes) d'autoévaluer leurs propres compétences ou de donner leur avis sur le code linguistique (qualité, beauté, pertinence, correction, pureté, futur souhaité et autres, tant pour leur propre langue que pour d'autres). À quoi bon recueillir ces opinions, opérer leur analyse quantitative et qualitative, si le chercheur pensait en son for intérieur qu'il s'agit d'âneries ? En invoquant à nouveau la fonction métalinguistique, il n'y a aucune « naïveté » à penser « che per parlare di cose linguistiche [ou plutôt langagières ?] non ci sia alcun bisogno di aver fatto studi linguistici appositi » (Lavinio 2014, 31), car le locuteur exprime simplement ses propres opinions (ou celles qu'il a faites siennes, peut-être inconsciemment, souvent par le biais de l'école, cf. les lieux communs), que le spécialiste, le politique ou d'autres pourront évaluer (s'ils le veulent ou le doivent). Un tel « ingénu » n'est pas moins digne d'attention sociolinguistique et politique qu'un intellectuel comme Sergio Romano (ancien diplomate, ensuite journaliste et chroniqueur réputé), lorsqu'il déclarait en 2014 : « Non credo che sardi e friulani [...] possano considerarsi minoranze, nel senso in cui la parola è stata generalmente utilizzata per le popolazioni che hanno un'altra patria di riferimento<sup>10</sup> o non

<sup>10</sup> À propos de « patrie de référence », on rappellera les sentiments pro-espagnols tenaces d'une partie de l'élite sarde aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, à l'époque piémontaise.

appartengono alla storia unitaria del Paese di cui sono cittadini. »<sup>11</sup> Ou bien, si l'on remonte dans le temps, qu'un écrivain du calibre de Giuseppe Dessì, dont l'œuvre couvrant les années 1930 à 1970 accumule (cf. Lavinio 1986) lieux communs de la culture populaire, naïvetés ou évaluations qualitatives subjectives,<sup>12</sup> atténuées malgré tout par la finesse avec laquelle Dessì écoute, observe ou se remémore. Ce sont là d'autres exemples de la difficulté d'établir la différence entre les vecteurs d'opinions considérées comme *folk* et ceux qui, en partant par exemple de principes historico-idéologiques (comme Sergio Romano), en tirent des conclusions imprégnées de lieux communs linguistiques ou générées par des lieux communs (« Non credo [...] che l'insegnamento pubblico di una lingua arcaica [...], priva di qualsiasi importanza veicolare [...], debba considerarsi una responsabilità dello Stato e delle autorità locali »). Là encore peuvent émerger à un échelon socio-culturel inférieur des propos qui sont d'évidents résidus, des retombées de discours cultivés, comme lorsqu'un paysan vénitien déclare : « mi parlo sempre diaeto » ('dialecte', cité par Lorenzo Renzi dans Marcatto 2002, 103).

Après ce parcours général allant des politiques sociales de l'enseignement public aux nouvelles orientations de la recherche linguistique en passant par l'anecdote révélatrice, on peut en revenir à la Sardaigne où, à l'instar de ce qui s'est passé ailleurs, la lutte contre l'analphabétisme et pour l'éducation des adultes débute après la Seconde Guerre mondiale (le taux moyen d'analphabétisme, passe alors de 22 % à 8 % en 1961). On crée des cours de formation professionnelle et des écoles populaires pour hommes et femmes. Parallèlement, une grande attention est accordée au soutien scolaire et universitaire. Avec l'expansion des médias de masse, tout concourt, on l'a dit, à la promotion incontestée de l'italien standard (De Mauro 1976, 431 ; Lecis 2016, 81–83).

## 4 Langue vs dialecte

Une première approche rapide semble montrer que le terme *langue* se serait répandu dans les études sardes et dans l'opinion publique, c'est-à-dire chez les non-spécialistes

---

11 Cette affirmation fait écho aux opinions de spécialistes comme Raffaele Simone, néanmoins plus élaborées : « Lo status di lingua concesso ad alcuni dialetti come il sardo e il friulano è di natura puramente strategica. Per evitare attriti, è stato conferito a comunità fortemente consapevoli di sé, autonome e dotate di dialetti diversi quanto basta a convincerle che le loro siano lingue. Ma in Italia, c'è una sola lingua, l'italiano. Diverso è il caso dell'albanese e del tedesco : sono lingue minoritarie » (Simone 2009, 20).

12 Ainsi, chez Dessì, les parlars de la Sardaigne paraissent-ils à l'oreille *asciutti* 'secs', *aspri* 'rudes', *cantilenanti* 'psalmodiés', *cupi* 'sombres, tristes', *duri*, *scuri*, *sgradevoli* 'désagréables', *sonori*, *strascicati* 'traînants', avec des qualifications tout à fait similaires, bien que plus évocatrices, à celles classées comme « pseudolinguistiche » par Galli de' Paratesi (1976), recueillies dans la rue auprès d'ouvriers ou d'étudiants (*gradevole* 'agréable', *melodico*, *molto bello*, *orrendo* 'hideux', *chiaro*, *brutto* 'laid', *schifoso* 'dégoûtant', *volgare*, etc.) ; la parole de l'enfant est « incertaine » ; la faible densité démographique de la Sardaigne déterminerait la production verbale réduite (les silences) de certains de ses habitants-personnages (cf. Lavinio 1986, 71).

« naïfs », au milieu du siècle dernier, grâce aux linguistes modernes, en particulier Wagner (Lavinio 2015, note 3, reprenant une indication ancienne de Cortelazzo 1969). Pour l'auteure de ces lignes, l'approche du problème devrait être différente.

À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, le sarde (terme souvent employé comme hyperonyme des variétés géolinguistiques, parlées ou écrites, une « macrolangue » abstraite transcendant les classes de parlers à l'aire plus restreinte, ou plus simplement compris au sens d'un sarde générique) est le plus souvent dénoté par des mots signifiant 'langue'. Cela se produit par conséquent des siècles avant l'apparition au XX<sup>e</sup> siècle dans la linguistique sarde des contributions fondamentales de Wagner. Bien que les attestations nous soient parvenues isolément, il s'agit néanmoins de personnalités majeures de la culture sarde ou ibérique, dont l'usage terminologique ne doit pas forcément conduire à les considérer comme des novateurs, mais plutôt comme des témoins d'usages partagés au même niveau social et culturel. Cette terminologie était sans doute répandue parmi les intellectuels sardes de l'époque, et aussi accueillie par le sens commun, cultivé ou moins cultivé, du sommet (alphabétisé, minoritaire, élitaire) vers la base (analphabète et majoritaire).

Les témoignages ne sont pas rares. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, dans la célèbre *Sardiniae brevis historia et descriptio* publiée dans la *Cosmographia* (dans sa première édition latine, Bâle, 1550) du protestant Sebastian Münster, Sigismondo Arquer (Cagliari 1530–Tolède 1571) donne une description concise et incisive de la « lingua Sardorum ». Lui fait écho quelques années plus tard le Catalan Cristòfol Despuig, visiblement au courant des aspects linguistiques de l'île : « bé que alli tots no parlen cathalá, que en moltes parts de la illa retenen encara la llengua antiga del reyne » 'bien que là-bas tous ne parlent pas catalan, qu'en plusieurs parties de l'île on ait conservé l'ancienne langue du royaume' (Wagner 1951, 184 ; tiré de *Los colloquis de la insigne ciutat de Tortosa*, 1557). Le poète trilingue Gerolamo/Girolamo Araolla (Sassari 1542 ?–Rome 1615), qui emploie à l'écrit le sarde, le castillan et l'italien, entend « magnificare, & arrichire sa limba nostra Sarda » 'magnifier et enrichir notre langue sarde' ; ailleurs, il affirme : « nuestro Idioma Sardo /[...] es lengua entre otras muy hermosa » (cf. Pirodda 1992). En 1565, dans une adresse au roi d'Espagne, le Parlement de Sardaigne demande que les statuts des villes d'Iglesias, Bosa et Sassari, rédigés en italien, « sien traduhits en llengua sardesca o catalana » (Wagner 1951, 184). Toujours au XVI<sup>e</sup> siècle, le juriste Geronimo/Girolamo Olives (Sassari 1505–Madrid 1568), célèbre commentateur (1567) de la *Carta de Logu* d'Arborea, écrit : « condaces, in lingua materna sarda dicuntur libri antiqui » 'les livres anciens sont appelés « condaghes » en langue maternelle sarde'. En 1611, le *Visitador general* Martín Carrillo, envoyé sur l'île par Philippe III d'Espagne, note dans son rapport au roi : « El reyno de Sardeña tiene peculiar y particular lengua que llaman sarda » (Wagner 1951, 186). Gian Matteo Garipa (Orgosolo 1580 ?–Rome 1640), aujourd'hui considéré comme le principal écrivain en langue sarde de son siècle, publie à Rome en 1627 son *Legendariu de santas virgines, et martires de Iesu Christu*, traduit en logoudorien central à partir de l'italien, dans l'introduction duquel il recommande aux lecteurs : « non si diat preciare minus sa limba Sarda » 'il convient de ne pas déprécier la langue sarde' (Casula 2013) ; il qualifie donc le sarde de *limba*, terme qu'il applique ailleurs tant à la *limba italiana*

qu'aux *limbas istragnas* 'étrangères' et aux *limbas vulgares*. Il n'existe donc aucun doute quant au terme classificatoire désignant le sarde, « langue » au même titre que les autres.

Si l'on passe maintenant à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, on constate des changements qui se greffent en partie sur la tradition illustrée ci-dessus. La langue sarde, dans son ensemble, continue à être appelée *lingua sarda*. Les auteurs qui fournissent les exemples étant toutefois deux jésuites fort cultivés, érudits de profession, bons connaisseurs de la Sardaigne, ils useront pour indiquer les variétés locales dans leur diversité diatopique du terme savant *dialetto* – terme qui peut aussi occasionnellement signifier 'langue', mais cependant pas en relation avec la Sardaigne, comme il est possible d'employer *linguaggio* au sens de 'langue' ou de 'dialecte' ; on se limitera ici à l'opposition *dialetto* vs *lingua*. Commençons par Francesco Cetti, naturaliste et mathématicien : l'ouvrage auquel on se réfère date de 1774–1778, il s'agit de l'excellente *Storia naturale della Sardegna*, citée d'après de l'édition 2000. Cetti n'étant pas philologue ni homme de lettres, on peut le considérer comme le représentant d'un savoir métalinguistique « moyen », à mi-chemin entre celui des érudits et le sens commun ; en étudiant le patrimoine zoologique de l'île, il est entré en contact avec les populations des différents lieux de peuplement, ce qui l'a rendu sensible à la variation dialectale. On relève au fil de ses notes :

Nella lingua propriamente Sarda il fondo principale è Italiano (2000, 69) ;

i padri della lingua sarda (2000, 83) ;

[le sarde] è la generale e veramente propria lingua del Regno (extrait d'une lettre au ministre piémontais Bogino, 2000, 39) ;

[les variétés insulaires sont réparties en] linguaggi settentrionali e meridionali (2000, 158) ;

Due dialetti principali si distinguono nella medesima lingua sarda ; ciò sono il campidanese, e 'l dialetto del Capo di sopra (2000, 70),<sup>13</sup>

I Sardi il chiamano [l'animal qu'il décrit] secondo i loro diversi dialetti (2000, 144).

La distinction explicite entre *campidanese*, ou campidanien, et dialectes du *Capo di sopra* (le Nord de l'île) remonte donc au moins au XVIII<sup>e</sup> siècle ; il est difficile de dire s'il s'agissait alors d'une classification linguistique uniquement savante, ou également populaire, mais il faut tenir compte du fait que la distinction entre ces deux macrozones ou *Capi*, administrative et traditionnelle, remonte aux Catalans-Aragonais ; en ce sens, on renverra à la carte figurant dans Arquer (1550), où *Sardinia insula* est divisée en *Caput Lugudori* et *Caput Calaris*.<sup>14</sup>

Madao n'emploie pas différemment les deux termes (*lingua* ~ *dialetto*), alors qu'il est pour sa part historien, homme de lettres et grammairien de profession, et s'autorise constamment des langues et auteurs classiques :

<sup>13</sup> Le *Capo di Sopra* (sd. su *Cab'e susu*) était aussi appelé *Capo di Logudoro* (*Cabu de Logudoro*), comme en témoigne le *Libellus iudicum turritanorum. Fondagues de Sardin[i]a*, ms. rédigé en sarde septentrional, remaniement au XVIII<sup>e</sup> siècle d'un texte du XIII<sup>e</sup> siècle qui a été perdu (s.a.).

<sup>14</sup> Reproduit sur Alter Arte 2000. Sur le faisceau d'isoglosses divisant de façon nuancée et irrégulière les deux macrozones dialectales, voir Lórinzi (2001).

La lingua della Sarda nostra nazione ;  
 dovremmo anche i Sardi coltivar, e pulire [‘nettoyer’, ici ‘ennoblir, rendre plus prestigieuse’] la Sarda lingua ;  
 [il] volgo [...] forse non porterà in pace che alcuna mutazione si faccia quanto al proprio dialetto ;  
 E così come i Greci si diedero a pulire i dialetti loro migliori, allo stesso modo dovranno fare i Sardi.

Enfin, dans le titre *Versione de su Rythmu eucharisticu cun paraphrasis in octava rima, facta dae su latinu in sos duos principales dialectos* (publié en 1791, cf. Madao 1791).

Au XIX<sup>e</sup> siècle, cette distinction lexicale et classificatoire persiste, Vincenzo Raimondo Porru (Villanovafranca 1773–Cagliari 1836) parlant de « dialetto sardo meridionale » et de « nostra lingua », terme qui permet d’éviter la distinction entre « dialetto sardo meridionale » et « logudorese » (cf. *L’Introduzione* de son dictionnaire fort apprécié, Porru 2002). Féru d’archéologie, l’érudit Giovanni Spano (Ploaghe 1803–Cagliari 1878), ecclésiastique comme les trois précédents, confond *lingua* et *dialetto*, soit en les utilisant indistinctement (comme s’ils étaient synonymes d’*idioma*), soit en entendant par *lingua* ‘code élevé, cultivé, langue-toit’ et par *dialetto* ‘code inférieur, vernaculaire’ : le *logudorese*, ou logoudorien, « forma la vera lingua nazionale [des Sardes], la più antica ed armoniosa » (1840, I<sup>ère</sup> partie, XII ; sur Spano, cf. Paulis 2002). À ce stade, sans qu’il soit nécessaire de pousser plus loin la démonstration, rien n’empêche conceptuellement de voir dans les théories des *Cabesusesus* (natis du *Capo di sopra*) Madao et Spano, répandues dans l’opinion publique, la source d’inspiration première et fort peu récente des projets de *koinè* sarde<sup>15</sup> qui se sont succédé depuis 2000. Renforcées au XX<sup>e</sup> siècle par la vision identique de Wagner, dont la position idéologique est toutefois éclipsée par la modernité de ses compétences scientifiques exceptionnelles, ces relations de prestige entre le *Capo di Sopra* (dont la « supériorité » serait littéralement géographique et sociolinguistique) et le *Capo di Sotto* (*su Cab’e giossu*, presque doublement « inférieur ») sont devenues pour beaucoup le sens commun, pourtant fortement contesté à notre époque par les locuteurs et scripteurs campidaniens, comme en témoignent d’innombrables commentaires dans les journaux, les blogs, sur Facebook, dans les conversations ou les débats (cf. par ex. la conversation spontanée avec un interlocuteur anonyme vivant à Quartu S. Elena (CA) rapportée en détail dans Lórinzi 2018a, 93, note 78). Ce qui ne relève toutefois plus tout à fait du sens commun, c’est l’utilisation des glottonymes à caractère semi-général *campidanese* ou *logudorese*, car ce qui prévaut, c’est le glottonyme local dérivé du nom du lieu d’habitation ou les circonlocutions descriptives (cf. Lórinzi 2013).

À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, les savants étrangers adopteront sans problème le terme *dialetto* ou ses équivalents. Ainsi est publié *Die logudoresische und campidanesische Mundart* ‘Le dialecte logoudorien et campidaniens’ (Hofmann 1885, qui cite Madao, Porru et Spano à la p. 1) ; chez cet auteur, le terme correspondant à *pansardo* est *das (Neu)sardi-*

<sup>15</sup> Sur ces projets, voir Calaresu (2001 ; 2008). Pour leur valeur historique, on se reportera aux contributions recueillies dans Murru Corrigan (1977) et Argiolas/Serra (2001).

*sche*. À première vue, et sans analyser chaque page en détail, Hofmann ne semble pas utiliser explicitement *Sprache* pour parler de la « langue sarde ». Il faut cependant garder à l'esprit que les théories antérieures d'Ascoli (1876), dont Hofmann affirme avoir connaissance, font déjà sentir leurs effets, le savant italien de Gorizia affirmant :

Ora son tre i dialetti italiani, o gruppi di dialetti italiani, della Sardegna [N.B. pas *du sarde*, puisqu'ils sont *italiens*, au moins au sens politique, mais cf. infra la mention du mot *sardo*, M. L.] : il logudorese o centrale, il campidanese o meridionale (o pur cagliaritano), il gallurese [...] o pur settentrionale. Il logudorese si può dire, per certi capi, il sardo per eccellenza ; schiettamente sardo è però anche il campidanese ; ma non così il gallurese (suddistinto nelle principali varietà di Sassari e Tempio), nel quale ben traluce il substrato sardo, ma insieme si avverte tal mischianza e stranezza di fenomeni (Ascoli 1876, 132).

Il parle également de « volgarizzamento del Vangelo di S. Matteo in dialetto sardo sassarese » (Ascoli 1876, 132). La réinsertion du sarde dans l'ensemble italique, par le biais du gallurais et du corse, est également évidente chez Guarnerio (1905), qui caractérise ainsi la Sardaigne : « una zona grigia che tramezza il gruppo orientale e quello occidentale [...] e] nei cui idiomi vengono a mescolarsi e confondersi i principali fenomeni caratteristici dei due gruppi dell'est e dell'ovest » (1905, 501) ; le *logudorese* est le seul à être devenu « la lingua sarda per eccellenza » (509) ou « il linguaggio tipico della Sardegna » (1905, 501), les autres parlars en restant au niveau des *linguaggi* 'dialectes'. Guarnerio est cependant d'accord avec Meyer-Lübke, qui fait du sarde « una lingua romanza a sé », et il ajoute : « pare che si possa consentire con lui, in considerazione anche dell'assetto letterario che nell'isola assunse il logudorese » (compte rendu figurant dans le même numéro annuel de l'Archivio Glottologico Italiano 384). La position de Guarnerio n'est donc pas nette, et doit sans doute être principalement attribuée à l'atmosphère politique dans laquelle il opérait.<sup>16</sup> L'affaiblissement du statut de « langue » du sarde, réduit à un « dialecte italique », s'est poursuivi pendant la période fasciste, l'attitude officielle devenant peu à peu ouvertement dialectophobe. Cependant, Bottiglioni (auteur, en 1938, de *Duce e il fascismo nei canti dialettali d'Italia*) affirme en 1936 : « La lingua sarda, con le sue varietà dialettali, conserva più nitide e profonde le impronte della lingua di Roma [...] » (cité dans Blasco Ferrer 2016, 106).

## 5 L'actualité

Comme on a déjà évoqué le climat de l'après-guerre qui a conduit à un changement d'attitude à l'égard des idiomes insulaires, tant dans les études que dans le sens commun, et plus encore dans les discours politiques à différents échelons, on se concentrera ici sur certains événements plus récents. La société insulaire est actuellement affectée par des

<sup>16</sup> Voir à cet égard Paulis (1998).



phénomènes résultant d'autres facteurs : vieillissement de la population, dépeuplement des centres secondaires isolés, taux non négligeable de décrochage scolaire en lien avec le chômage des jeunes, migration interne et externe à l'UE, et surtout, dans le contexte qui nous occupe, la crise économique, qui a un impact important sur le financement des écoles, des universités et de la recherche.

On se contentera d'esquisser quelques-uns des effets contradictoires de l'aspect économique. La diminution des ressources financières se répercute sur la planification des enquêtes collectives de grande envergure, complexes et relativement coûteuses (Oppo 2007 ; Lavinio/Lanero 2008), alors qu'il faudrait les approfondir et les répéter à intervalles réguliers afin de suivre l'évolution de la situation sociolinguistique (dans la mesure où l'on s'en préoccupe). Néanmoins, les tendances les plus récentes de la linguistique – comme la dialectologie ou la sociolinguistique urbaines, l'étude des langages des jeunes, les enquêtes sur les variétés d'apprentissage des migrants qui ont accompagné les premières vagues (voir Loi Corvetto 2015, *Prefazione*) – viennent d'une certaine manière compenser le recul des recherches sur le terrain et apporter des innovations positives, conformément à ce qui se passe ailleurs. Il se confirme également à l'échelon local que « le langage des jeunes et le langage des banlieues », composantes vivantes et instables de l'ensemble des variétés populaires (Glessgen 2012, 411), en l'occurrence pertinents pour l'italien régional extrêmement composite, ont attiré une attention institutionnelle, académique et scolaire, en plus des médias et de l'homme de la rue. Nous disposons d'une base bibliographique dans Loi Corvetto (2000) et Paulis/Pinto/Putzu (2013). Cependant, la question du statut épistémologique de la « linguistique sarde » posée en début d'article ressurgit à présent. Il conviendrait notamment de définir clairement, compte tenu de l'instauration d'une certaine pratique de recherche, quel est actuellement le terrain d'étude du « linguiste sarde » (*terrain* au sens de domaine, mais aussi d'objet d'étude, cf. Pulman 1988). En effet, comme en témoigne également la thèse de doctorat de Rattu (2017), l'italien, un it. régional diversement stratifié en fonction des interférences avec le « substrat » et de l'axe oral/écrit, fait partie du répertoire linguistique de la totalité des personnes interrogées. Qui plus est, dans le volumineux ouvrage de plus de 700 pages de Marrocu/Bachis/Deplano (2015), la linguistique sarde « traditionnelle » est presque totalement absente, suggérant ainsi l'existence d'une vision des non-linguistes cultivés contrastant nettement avec celle présentée chez Berlinguer/Mattone en 1998. Sont préservées l'étude de la variation linguistique présente dans les écrits littéraires ou au cinéma (cf. par ex. Lavinio 2015), et l'analyse des débats sur les dernières politiques linguistiques appliquées (et pas seulement énoncées) « à titre expérimental » presque uniquement dans les institutions régionales (surtout dans l'administration, quasiment pas à l'école sauf de manière épisodique) – et encore moins développées, ajouterai-je, par le biais d'un projet culturel de revitalisation, par définition de longue durée, aux résultats incertains. On constate néanmoins une nette amélioration de l'attitude générale à l'égard des variétés insulaires non italiennes, se traduisant par un désir souvent exprimé de les voir valorisées, un usage écrit spontané accru, sur Facebook par exemple, un bon usage oral dans certaines émissions de radio, ou par la vitalité de la musique

ethno-pop rock (voir notamment Wikipédia s.a.a). De fait, un champ de recherche privilégié est à présent l'usage littéraire et cinématographique de l'italien à connotation régionale dans ses différentes nuances ou de l'italien littéraire interférant avec des éléments sardes (ou autres), mais aussi l'usage de la langue sarde, du *gallurese*, etc. Ces études sont nombreuses, elles sont produites aussi bien localement qu'à l'étranger (par des chercheurs d'origine insulaire)<sup>17</sup> dans un environnement culturel privilégié où les chercheurs se sentent sans doute à l'aise, y compris linguistiquement. Le simple bon sens suggère que face à la vitalité d'une production littéraire plurielle en italien (résultat naturel du processus de scolarisation de l'après-guerre et de ses répercussions dans l'enseignement secondaire et supérieur) et à sa résonance nationale et internationale, une *limba sarda* rigide, sans tradition ni prestige, bureaucratiquement imposée d'en haut et suscitant en outre des conflits entre les générations, petits-enfants contre grands-parents, partirait avec un net désavantage. Qui plus est, il ne manque pas de poètes et prosateurs contemporains appréciés écrivant en sarde, en *gallurese*, en *alguerés*, etc., dont l'insubordination aux diktats uniformisateurs est bien connue, comme l'illustrent notamment deux exemples qui me sont connus personnellement : la protestation de l'écrivain Francesco Carlini, né en 1936, réagissant aux « traductions » de ses œuvres en *limba de mesania*, non autorisées mais utilisées comme matériel d'illustration ; et surtout le cas intentionnellement oublié de Michelangelo Pira (1928–1980), anthropologue et écrivain.<sup>18</sup> Pour qui écrit en *campidanese*, il n'est pas acceptable d'être classé comme écrivain employant la *limba*, terme qui se dit [lingwa] dans cette variété (contrairement à ce qu'écrivit Wippel 2013 dès la table des matières de sa thèse (« Das Sardische – Sa limba », p. 74), par ailleurs rédigée avec un grand soin).

Ces remarques sont le résultat d'une observation de l'intérieur, plus précisément dans la région du *Capo di Sotto*, nourrissant depuis des années déjà le commentaire de certains des événements rapportés. Au contraire, d'autres les abordent occasionnellement de l'extérieur, en qualité de conseiller scientifique, comme le montre l'interview accordée en 2016 par Antonella Sorace (Curreli 2016), linguiste très active travaillant à l'Université d'Édimbourg, sans avoir conscience de la teneur des discussions animées qui se déroulent depuis des années en Sardaigne, ni de la situation alarmante dans laquelle se trouve l'école en général. Pour une analyse critique de ses propositions et de la différence entre la situation de la Sardaigne et celle de l'Écosse, on renverra à Lórinzi (2018a, 97).

Depuis un poste d'observation extérieur à la communauté, totalement épisodique et psychologiquement ou sentimentalement indifférent, il est difficile de suivre l'imbrication des différentes initiatives. L'une d'entre elles, significative par le choix des personnes interrogées (écrivains, chanteurs, comiques, universitaires) et les thèmes abordés,

17 Pour une première approche, voir Wikipédia s.a.a.

18 Sujets abordés lors d'un entretien avec mon collègue Stefano Pira, historien et éditeur, fils de Michelangelo Pira (1928–1980) et éditeur de son roman posthume *Sos sinnos* (1983). Pour plus de détails, on renverra à Lórinzi (2018a, 82, note 38).

est une série d'interviews diffusées par Radio3, intitulée *Il sardo*, conduite par un linguiste universitaire (RAI 2017). La langue sarde est présentée par les personnes interrogées, entre autres grâce à une série d'exemples considérés comme exclusifs et spéciaux (les commentaires de l'auteure de ce chapitre sont placés entre crochets). Au début, un comédien énumère, sous les rires du public, une série de toponymes au phonétisme insolite qui frappent les touristes [voire les linguistes] du continent (*Castiàdas, Gonnosfanàdiga, Palàu*, [crié :] *Palàu !*, etc.). L'exemple suivant est le cas littéraire et linguistique de Grazia Deledda, lauréate du prix Nobel. Comme mot représentatif du *nuorese*, on a choisi l'adjectif *galanu* ['mignon, élégant, gracieux, sympathique' < esp., cf. Wagner, *DES*], présenté comme étant « di grande dolcezza » [phonétique, on le suppose], mais qui, « per la maledizione che ci attanaglia [?] » 'à cause de la malédiction qui nous tenaille', s'emploierait surtout par antiphrase, car la langue sarde semble construite pour éviter les compliments [= elle est grossière], à tel point que pour « aimer », elle disposerait seulement d'*istimare*. [Ce mot est d'origine cat. ; en outre, il existe en sarde d'autres termes, mots simples ou locutions composées, correspondant à 'aimer', cf. le *DES*. *Istimare* correspond au camp. *stimai* 'aimer', ex. *fillu miu stimau de su coru* 'mon fils chéri, bien-aimé'. Un mot plutôt savant et néologique est sd. *amare*, également relevé dans le *DES* de Wagner, employé dans la célèbre chanson *No potho riposare*, composée en 1915–1920 ; du reste, it. *amare* est également apparu à l'origine dans les registres élevés, tandis que les dialectes recouraient plutôt à *voler bene, aver caro*]. L'expression *no faidi* ['on ne peut pas, ce n'est pas possible, impossible (de faire qqch.)'], également passée dans l'it. rég. [*non fa a comprare* 'ça ne peut pas s'acheter'; *il polpo fa fritto?* 'le poulpe peut-il être frit?'; etc.] est censée être typique du *nuorese* [alors qu'elle est répandue partout] ; les différences générationnelles dans l'utilisation du sarde sont soulignées [à juste titre]. En outre, il n'existerait pas d'équivalent à l'it. *intelligente*, on pourrait uniquement dire, par litote, *no est tontu*.<sup>19</sup> En poursuivant cette idée de la pauvreté lexicale présumée du sarde [dans certains secteurs], cette langue posséderait peu d'adjectifs, les équivalents de l'it. *simpatico, seducente* [relevant eux-mêmes d'un registre plutôt élevé en it.] font défaut, et on utilise toujours des comparaisons, des similitudes, inférées de l'expérience, par ex. « quelque chose comme... », etc. [modalité commune à l'ensemble de l'humanité pour indiquer et décrire des réalités nouvelles]. « Il sardo è una lingua,

<sup>19</sup> Cet exemple mérite un commentaire : outre le fait qu'à l'origine, it. *intelligente* est aussi un mot savant, il existe également en sarde sous forme d'emprunt (enregistré dans le *Ditz.* de Puddu), correspondant au synonyme plus ancien *abbistu* sd. centr. mérid. 'éveillé, astucieux, avisé, intelligent' (présent dans les dictionnaires de Wagner et de Puddu), autre emprunt à l'italien. On trouve également en sarde *allùttu*, litt. 'allumé' (de *allùere, allùghere* 'allumer'), etc. L'approfondissement historique et étymologique des mots signifiant 'intelligent' dans différentes langues nous conduit à la sphère sémantico-cognitive primaire de la vue, de l'état de veille, de l'habileté, de l'expertise, de la rapidité, avec une tête et une main qui fonctionnent, etc. Ainsi, en roumain, *inteligent* a encore une connotation savante (et de fait, l'<e> tonique n'est pas affecté par la métaphonie au fém. sg.), alors que le terme plus habituel est *deștept*, litt. 'éveillé', où au contraire l'<e> se métaphonise au fém. sg. (*deșteptă*).

non un dialetto » [pour une parodie de ce critère classificatoire devenu slogan « identitaire », ainsi que de la « pénurie lexicale », on écouterait les excellents sketches du trio Aldo, Giovanni et Giacomo, disponibles en ligne] ; on expose une théorie [plutôt confuse] sur les relations entre standard élaboré *in vitro*, orthographe, grammaire et variabilité du discours ; les deux linguistes interviewés parlent en revanche presque exclusivement d'italien régional, du registre littéraire (à commencer par Grazia Deledda) à celui appelé *porcheddino* ['très populaire, socialement inférieur', résultant d'une profonde interpénétration structurelle des deux codes, it. et sd.], à peine distinct d'un sarde très italianisé [deux variantes mixtes que l'interlocuteur, originaire de Nuoro, apprécie beaucoup car elles représentent un registre « brulicante, mobile, spiccio, sporco » 'grouillant, mobile, sans détour, sale'], et jusqu'au langage des jeunes.<sup>20</sup> [En ce qui concerne les emplois littéraires, inconscients ou intentionnels, des particularités régionales de l'italien ou des différentes modalités du mélange de codes, il n'est pas habituel de prêter une attention explicite, déclarée et préalable aux biographies linguistiques des écrivains, même lorsque cela serait possible en les reconstruisant grâce à des documents ou des interviews. Encore une fois, cela signifie que les enquêtes de ce genre s'adressent rarement, voire jamais, à des personnes socialement semblables, d'égal à égal, ce qui impliquerait également la biographie linguistique de l'enquêteur.] Vers la fin, une agréable voix masculine lit un passage tiré d'un texte savant anonyme, qui exalte l'isolement et l'ancienneté latine et méditerranéenne du sarde, lieu commun (Lórinzi 1982) aux valeurs ambiguës. Ainsi se referme la circularité des lieux communs itinérants, allant du spécialisé au populaire avant de revenir au savant.

## 6 Bibliographie

- Alter Arte (2000), « *Sardinia insula* », <http://web.tiscalinet.it/alterstampe/arquer.htm> (30.04.2023).
- Alziator, Francesco (1954), *Storia della letteratura di Sardegna*, Cagliari, Edizioni della Zattera.
- Argiolas, Mario (2012), *La Storia della letteratura di Sardegna di Francesco Alziator. Modelli, paradigmi, eccezioni*, in : Patrizia Serra (ed.), *Questioni di letteratura sarda. Un paradigma da definire*, Milano, FrancoAngeli, 171–182.
- Argiolas, Mario/Serra, Roberto (edd.) (2001), *Limba, lingua, language. Lingue locali, standardizzazione e identità in Sardegna nell'era della globalizzazione*, Cagliari, CUEC, <http://www.sardegnaigitallibrary.it/mmt/fullsize/2010011412221800008.pdf> (04.04.2018).
- Ascoli, Graziadio Isaia (1876), *note a*, *Archivio glottologico italiano* 2, 132–145, [https://archive.org/stream/archivioglottolo02fireuoft/archivioglottolo02fireuoft\\_djvu.txt](https://archive.org/stream/archivioglottolo02fireuoft/archivioglottolo02fireuoft_djvu.txt) (30.04.2023).
- Berlinguer, Aldo (2018), *La lingua comunitaria*, *L'Unione Sarda*, 30.12.2018, 1, 53.
- Berlinguer, Luigi/Mattone, Antonello (edd.) (1998), *La Sardegna*, Torino, Einaudi.
- Berruto, Gaetano (2006), *Introduzione*, in : Alberto A. Sobrero/Annarita Miglietta (edd.), *Lingua e dialetto dell'Italia del Duemila*, Bari, Congedo, 5–13.
- Blasco Ferrer, Eduardo (2012, 1984), *Storia linguistica della Sardegna*, Tübingen, Niemeyer.

<sup>20</sup> Concepts finement analysés dans Berruto (2006) et dans le recueil où figure ce texte, du point de vue du rapport *langue ~ dialecte*.

- Blasco Ferrer, Eduardo (2016), *Corso di linguistica sarda e romanza*, Firenze, Cesati.
- Blasco Ferrer, Eduardo/Koch, Peter/Marzo, Daniela (edd.) (2017), *Manuale di linguistica sarda*, Berlin/Boston, De Gruyter.
- Bottigliani, Gino (1936), *La romanizzazione nell'unità linguistica sardo-corsa*, Roma, Istituto di studi romani.
- Bruni, Francesco (ed.) (1992), *L'italiano nelle regioni. Lingua nazionale e identità regionale*, Torino, UTET.
- Bruni, Francesco (ed.) (1994), *L'italiano nelle regioni. Testi e documenti*, Torino, UTET.
- Cabras, Federica (2018), *Sos sinnos : tutto ciò che devi sapere sul libro di Michelangelo Pira in sardo-bittese*, Vistanet.it, 09.03.2018, <https://www.vistanet.it/2018/03/09/sos-sinnos-cio-devi-sapere-sull-libro-michelangelo-pira-sardo-bittese/> (04.04.2018).
- Calaresu, Emilia (2001), *Alcune riflessioni sulla LSU (Limba sarda unificada)*, in : *La legislazione nazionale sulle minoranze linguistiche. Problemi, applicazioni, prospettive. Udine, novembre-dicembre 2001*, <http://www.sotziulimbasarda.net/doclimba/Emilia%20Calaresu.pdf> (30.04.2023).
- Calaresu, Emilia (2008), *Funzioni del linguaggio e sperimentazioni linguistiche in Sardegna*, Ianua. Revista Philologica Romanica 8, 163–179, <http://www.sardegnaeliberta.it/docs/calaresu.pdf> (30.04.2023).
- Casula, Francesco (2013), *Gian Matteo Garipa*, <https://truncare.myblog.it/2013/03/01/gian-matteo-garipa/> (30.04.2023).
- Celata, Chiara (2005–2006), *Analisi dei processi di retroflessione delle liquide in area romanza con dati sperimentali dal corso e dal siciliano*, tesi di dottorato, Pisa, Scuola Normale Superiore di Pisa, [http://linguistica.sns.it/tesi/celata/Chiara\\_Celata.pdf](http://linguistica.sns.it/tesi/celata/Chiara_Celata.pdf) (30.04.2023).
- Cetti, Francesco (<sup>1</sup>1774–1778), *Storia naturale della Sardegna*, Sassari, Piattoli ; (2000), edd. Antonello Mattone/Pietro Sanna, Nuoro, Ilisso, [http://www.sardegnaecultura.it/documenti/7\\_49\\_20060407114902.pdf](http://www.sardegnaecultura.it/documenti/7_49_20060407114902.pdf) (30.04.2023).
- Cirese, Alberto M. (1958–1959), *Introduzione allo studio della poesia popolare in Sardegna*, corso poligrafato, Cagliari, Università di Cagliari.
- Cirese, Alberto M. (1961), *Poesia sarda e poesia popolare nella storia degli studi*, Sassari, Gallizzi.
- Cortelazzo, Manlio (1969), *Avviamento critico allo studio della dialettologia italiana*, vol. 1, Pisa, Pacini.
- Curreli, Paolo (2016), *Parlare sardo e gaelico aiuta il nostro cervello. Antonella Sorace dell'università di Edimburgo. Intervista sul progetto « Bilingualism Matters »*, 24.03.2016, <http://www.lavplu.eu/central/bibliografie/sorace2016.pdf> (30.04.2023).
- Day, John (1987), *Uomini e terre nella Sardegna coloniale (XII–XVIII secolo)*, Torino, Celid.
- De Mauro, Tullio (<sup>4</sup>1976), *Storia linguistica dell'Italia unita*, Bari, Laterza.
- Demuro, Gianmario/Mola, Francesco/Ruggiu, Ilenia (edd.) (2013), *Identità e Autonomia in Sardegna e Scozia*, Santarcangelo di Romagna (RN), Maggioli.
- Dettori, Antonietta (1998), *Italiano e sardo dal Settecento al Novecento*, in : Luigi Berlinguer/Antonello Mattone (edd.), *La Sardegna*, Torino, Einaudi, 1155–1197.
- Galli de' Paratesi, Nora (1976), *Analisi semantica delle opinioni linguistiche : un caso di sinestesia in senso lato*, in : *Scritti in onore di Giuliano Bonfante*, vol. 1, Brescia, Paideia, 281–294.
- Glessgen, Martin-Dietrich (<sup>2</sup>2012), *Linguistique romane. Domaine et méthodes en linguistique française et romane*, Paris, Colin.
- Guarnerio, Pier Enea (1905), *Il sardo e il corso in una nuova classificazione delle lingue romanze*, Archivio Glottologico italiano 16, 491–516, [https://archive.org/stream/archivioglottolo16fireuoft/archivioglottolo16fireuoft\\_djvu.txt](https://archive.org/stream/archivioglottolo16fireuoft/archivioglottolo16fireuoft_djvu.txt) (30.04.2023).
- Hoeningwald, Henry M. (1975, <sup>1</sup>1966), *A Proposal for the Study of Folk-Linguistics*, in : William Bright (ed.), *Sociolinguistics : Proceedings of the UCLA Sociolinguistics Conference, 1964*, The Hague/Paris, Mouton, 16–26.
- Hofmann, Gustav (<sup>1</sup>1885), *Die logudoresische und campidanesische Mundart*, Inaugural-Dissertation, Marburg, Universitäts-Buchdruckerei ; réimpression (2016), Norderstedt, Hansebooks.
- Holtus, Günter/Metzeltin, Michael/Schmitt, Christian (1988), *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, vol. 4 : *Italienisch, Korsisch, Sardisch/Italiano, Corso, Sardo*, Tübingen, Niemeyer.

- Lavinio, Cristina (1975), *L'insegnamento dell'italiano. Un'inchiesta campione in una scuola media sarda*, Cagliari, EDES.
- Lavinio, Cristina (1986), *Coscienza del plurilinguismo e scelte linguistiche nella narrativa di Giuseppe Dessì*, Studi Novecenteschi 13/31, 65–85.
- Lavinio, Cristina (2014), *Testi e dati per l'educazione linguistica in Sardegna. Introduzione al volume*, in : Salvatore Atzori (ed.), *De s'anantzia a s'ereudu, Identità e lingue tra generazioni*, Cagliari, EDES, 9–34.
- Lavinio, Cristina (2015), *Plurilinguismo in Sardegna tra dibattiti, politiche, ricerche e scelte d'uso*, in : Luciano Marrocu/Francesco Bachis/Valeria Deplano (edd.), *La Sardegna contemporanea. Idee, luoghi, processi culturali*, Roma, Donzelli, 505–529.
- Lavinio, Cristina/Lanero, Gabriella (edd.) (2008), *Dimmi come parli... indagine sugli usi linguistici giovanili in Sardegna*, Cagliari, CUEC.
- Lecis, Luca (2016), *Dalla ricostruzione al piano di rinascita. Politica e società in Sardegna nell'avvio della stagione autonomistica (1949–1959)*, Milano, FrancoAngeli.
- Liguori, Guido/Voza, Pasquale (edd.) (2009), *Dizionario gramsciano. 1926–1937*, Roma, Carocci.
- Lilliu, Giovanni (1999), *La costante autonomistica sarda (Relazione svolta a Cagliari presso l'ITIS « Giua » il 26 febbraio 1999)*, <http://consiglio.regione.sardegna.it/ACRS/Attivita-Ass/Rivista/n.10/Lilliu.asp> (04.04.2018).
- Loi, Roberto (2012–2013), *La politica di rimozione dell'impronta iberica nella Sardegna del XVIII secolo*, tesi di laurea, Cagliari, Università di Cagliari.
- Loi Corvetto, Ines (1992), *La Sardegna*, in : Francesco Bruni (ed.), *L'italiano nelle regioni. Lingua nazionale e identità regionale*, Torino, UTET, 875–917.
- Loi Corvetto, Ines (1994), *La Sardegna*, in : Francesco Bruni (ed.), *L'italiano nelle regioni. Testi e documenti*, Torino, UTET, 861–894.
- Loi Corvetto, Ines (ed.) (2000), *La variazione linguistica. Tra scritto e parlato*, Roma, Carocci.
- Loi Corvetto, Ines (2015, 1983), *L'italiano regionale di Sardegna*, Cagliari, CUEC.
- Lórinzi, Marinella (1982), *Dell'esotico dietro l'angolo. Ovvero che cosa è il sardo per i linguisti*, La Ricerca Folklorica. Contributi allo studio della cultura delle classi popolari 6, 115–125, <http://people.unica.it/mlorinzi/files/2008/04/3-esotico1.pdf> (30.04.2023).
- Lórinzi, Marinella (2001), *Confini e confini. Il valore delle isoglosse (a proposito del sardo)*, in : Gianna Marcato (ed.), *I confini del dialetto*, Padova, Unipress, 95–105, <http://people.unica.it/marinellalorinzi/files/2007/04/5-sappada2000-2001.pdf> (30.04.2023).
- Lórinzi, Marinella (2013), *Linguistica e politica. L'indagine sociolinguistica sulle « lingue dei sardi » del 2007 e il suo contesto politico-culturale*, in : Emili Casanova Herrero/Cesáreo Calvo Rigual (edd.), *Actas del XXVI Congreso Internacional de Lingüística y de Filología Románicas (6–11 septiembre 2010, Valencia)*, vol. 2, sección 7 : *Sociolingüística de las lenguas románicas*, Berlin/Boston, De Gruyter, 643–652, <https://doi.org/10.1515/9783110299915.643>.
- Lórinzi, Marinella (2016), *Commemorando la Grande Guerra. Sul concetto di « minoranza »*, Bollettino di Studi Sardi 9, 17–58.
- Lórinzi, Marinella (2018a), *La « linguistica popolare » di chi « popolare » non è. Il caso della Sardegna*, Bollettino di Studi Sardi 10/10, 67–99, [https://people.unica.it/mlorinzi/files/2018/12/Lorinzi\\_estratto-linguistica-popolare.pdf](https://people.unica.it/mlorinzi/files/2018/12/Lorinzi_estratto-linguistica-popolare.pdf) (30.04.2023).
- Lórinzi, Marinella (2018b), *Una regione, un popolo, una lingua*, Il manifesto sardo, 16.06.2018, <http://www.manifestosardo.org/una-regione-un-popolo-una-lingua/> (30.04.2023).
- LR 22 = Consiglio regionale della Sardegna (3.07.2018), *LR n°22 : Disciplina della politica linguistica regionale*, <http://consiglio.regione.sardegna.it/XVLegislatura/Leggi%20approvate/lr2018-22.ASP> (20.03.2023).
- LR 26 = Regione Autonoma della Sardegna (15.10.1997), *LR n°26 : Promozione e valorizzazione della cultura et della lingua della Sardegna*, [https://www.sardegnaicultura.it/documenti/7\\_93\\_20061213123834.pdf](https://www.sardegnaicultura.it/documenti/7_93_20061213123834.pdf) (18.08.2023).

- Madao, Matteo (1782), *Saggio d'un'opera, intitolata Il ripulimento della lingua sarda lavorato sopra la sua analogia colle due matrici lingue la greca e la latina*, Cagliari, Bernardo Titard.
- Madao, Matteo (1791), *Versione de Su Rithmu Eucaristicu cum paraphrasi in octava rima facta dai su latinu in duos principales dialectos*, Cagliari, Imprenta Reale, [https://www.treccani.it/enciclopedia/matteo-madao\\_%28Dizionario-Biografico%29/](https://www.treccani.it/enciclopedia/matteo-madao_%28Dizionario-Biografico%29/) (18.08.2023).
- Manca, Dino (2011), *La comunicazione linguistica e letteraria dei Sardi: dal Medioevo alla « fusione perfetta »*, Bollettino di Studi Sardi 4/4, 49–75, [http://www.filologiasarda.eu/files/documenti/pubblicazioni\\_pdf/bss4/03.pdf](http://www.filologiasarda.eu/files/documenti/pubblicazioni_pdf/bss4/03.pdf) (30.04.2023).
- Manconi, Francesco (ed.) (1992–1993), *La società sarda in età spagnola*, 2 vol., Cagliari, Musumeci/Edizioni della Torre.
- Maninchedda, Paolo (2012, <sup>1</sup>2007), *Medioevo latino e volgare in Sardegna*, Cagliari, CUEC.
- Marcato, Gianna (2002), *La Dialettologia oltre il 2001*, Padova, Unipress.
- Marci, Giuseppe (2006), *In presenza di tutte le lingue del mondo. Letteratura sarda*, Cagliari, CUEC.
- Marrocu, Luciano (ed.) (1997), *Le carte d'Arborea. Falsi e falsari nella Sardegna del XIX secolo*, Cagliari, AM&D.
- Marrocu, Luciano/Bachis, Francesco/Deplano, Valeria (edd.) (2015), *La Sardegna contemporanea. Idee, luoghi, processi culturali*, Roma, Donzelli.
- Murru Corriga, Giannetta (ed.) (1977), *Etnia lingua cultura. Un dibattito aperto in Sardegna*, Cagliari, EDES.
- Niedzielski, Nancy A./Preston, Dennis R. (1999), *Foreword*, in : Nancy A. Niedzielski/Dennis R. Preston (edd.), *Folk Linguistics*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, vii–viii.
- Oppo, Anna (ed.) (2007), *Le lingue dei sardi. Una ricerca sociolinguistica. Rapporto finale*, [https://www.regione.sardegna.it/documenti/1\\_4\\_20070510134456.pdf](https://www.regione.sardegna.it/documenti/1_4_20070510134456.pdf) (30.04.2023).
- Paulis, Giulio (1998), *La lingua sarda e l'identità ritrovata*, in : Luigi Berlinguer/Antonello Mattone (edd.), *La Sardegna*, Torino, Einaudi, 1198–1221.
- Paulis, Giulio (2002), *La ricerca del « vero » sardo nella storia degli studi e nella formazione identitaria dei Sardi*, *Plurilinguismo* 9, 239–246.
- Paulis, Giulio/Pinto, Immacolata/Putzu, Ignazio (edd.) (2013), *Repertorio plurilingue e variazione linguistica a Cagliari*, Milano, FrancoAngeli.
- Pirodda, Giovanni (1992), *Sardegna*, Brescia, La Scuola.
- Pirodda, Giovanni (2000), *La cultura letteraria in Sardegna. Problemi di metodo*, *Revista de filología románica* 17, 157–170.
- Pischedda, Tommaso (1854), *Canti popolari dei classici poeti sardi*, Sassari, Ciceri.
- Pittau, Massimo (1991), *Grammatica della lingua sarda: varietà logudorese*, Sassari, Delfino.
- Porrù, Vincenzo Raimondo (<sup>2</sup>1866, <sup>1</sup>1832–1834), *Nou Dizionariu universali sardu-italianu*, Cagliari, Casteddu ; réédition (2002), ed. Marinella Lórinzi, avec la collaboration de F. Partenza et M. Piga, 3 vol., Nuoro, Ilisso.
- Puddu, Mario (2000), *Ditzionàriu de sa limba e de sa cultura sarda*, Cagliari, Condaghes.
- Pulman, Bertrand (1988), *Pour une histoire de la notion de terrain*, *Gradhiva* 5, 21–30.
- Putzu, Ignazio (2012), *La posizione linguistica del sardo nel contesto mediterraneo*, in : Cornelia Stroh (ed.), *Neues aus der Bremer Linguistikwerkstatt: Aktuelle Themen und Projekte*, Bochum, Brockmeyer, 175–205.
- RAI (2017), *Il sardo – La Lingua Batte del 19/02/2017*, <https://www.raiplayradio.it/audio/2017/02/Il-sardo—La-Lingua-Batte-del-19022017-8e2604cc-a58e-4db3-998b-274bb8161521.html> (30.04.2023).
- Rattu, Roberto (2017), *Repertorio plurilingue e variazione linguistica a Cagliari: I quartieri di Castello, Marina, Villanova, Stampace, Bonaria e Monte Urpinu*, tesi di dottorato, Cagliari, Università di Cagliari.
- Romano, Sergio (2014), *Rubrica « Lettere al Corriere » [della Sera]*, [http://www.corriere.it/solferino/romano/07-09-14/01.spm?refresh\\_ce-cp](http://www.corriere.it/solferino/romano/07-09-14/01.spm?refresh_ce-cp) (30.04.2023).
- Russo, François (1967), *L'alfabetizzazione degli adulti*, *La civiltà cattolica* 118/3, 37–48.
- S.a. (s.a.), *Libellus iudicum turritanorum. Fondagues da Sardina*, <http://www.sardegnameiterranea.it/libellus.htm> (30.04.2023).
- Scuola di Barbiana (1967), *Lettera a una professoressa*, Firenze, Libreria Editrice Fiorentina.

- Serra, Patrizia (ed.) (2012), *Questioni di letteratura sarda. Un paradigma da definire*, Milano, FrancoAngeli.
- Simone, Raffaele (2009), « *L'esperto : neppure sardo e friulano sono lingue a parte* », *intervista*, *Il Venerdì di Repubblica* 1123, 25.09.2009, 20–21.
- Siotto Pintor, Giovanni (1843–1844), *Storia letteraria di Sardegna*, 3 vol., Cagliari, Timon ; réimpression (1981), Sala Bolognese, Forni.
- Spano, Giovanni (1840), *Ortographia sarda nazionale o siat Grammatica de sa limba logudoresa cumparada cum s'italiana*, Cagliari, Reale Stamperia.
- Tagliavini, Carlo (1969, 1949), *Le origini delle lingue neolatine*, Bologna, Pàtron.
- Tanda, Nicola (1985), *Letterature e lingue in Sardegna*, Cagliari, Edes.
- Tola, Salvatore (2006), *La Letteratura in Lingua sarda. Testi, autori, vicende*, Cagliari, CUEC.
- Viridis, Maurizio (2014), *Matteo Madao e la questione della lingua sarda*, <https://presnaghe.wordpress.com/2014/10/16/matteo-madao-e-la-questione-della-lingua-sarda/> (30.04.2023).
- Wagner, Max Leopold (1951), *La lingua sarda. Storia, spirito e forma*, Berna, Francke.
- Wagner, Max Leopold (1960–1964), *Dizionario etimologico sardo (DES)*, Heidelberg, Winter.
- Wikipédia (s.a.), *Tazenda*, <https://it.wikipedia.org/wiki/Tazenda> (30.04.2023).
- Wikipédia (s.a.), *Nuova letteratura sarda*, [https://it.wikipedia.org/wiki/Nuova\\_letteratura\\_sarda](https://it.wikipedia.org/wiki/Nuova_letteratura_sarda) (30.04.2023).
- Wippel, Elisabeth (2013), *Die neueren Normativierungsversuche des Sardischen. Limba Sarda Unificada – Limba de Mesania – Limba Sarda Comuna – Arrègulas. Eine soziolinguistische Untersuchung*, Dissertation, Wien, Universität Wien, [http://othes.univie.ac.at/28575/1/2013-05-27\\_0001473.pdf](http://othes.univie.ac.at/28575/1/2013-05-27_0001473.pdf) (30.04.2023).